



HAL
open science

Les limites de la symétrie

Michel Grossetti

► **To cite this version:**

| Michel Grossetti. Les limites de la symétrie. SociologieS, 2006. halshs-01396879

HAL Id: halshs-01396879

<https://shs.hal.science/halshs-01396879v1>

Submitted on 15 Nov 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

DÉBATS

Michel Grossetti

Les limites de la symétrie

À propos de l'ouvrage de Bruno Latour *Changer de société. Refaire de la Sociologie*, Paris, La Découverte, 2006.

La « théorie de l'acteur-réseau » est devenue dans le monde des sciences sociales anglophones une référence habituelle (« *Actor-Network Theory* », ANT), associée en général aux travaux de Bruno Latour. Ce dernier, un peu effrayé par les multiples interprétations impliquées dans la diffusion de l'expression, a tenté il y a quelques années de la renier¹. Puis, acceptant l'idée qu'il ne pouvait de toute façon arrêter le processus, et bombardé de questions sur la notion d'acteur-réseau par des étudiants ou des chercheurs, il a décidé d'assumer l'expression et d'explicitier (de construire ?) la fameuse « théorie » générale qu'elle est censée désigner. C'est l'objet de ce livre, d'abord publié en anglais² et proposé ici avec quelques adaptations en version française.

Bruno Latour met en scène une opposition entre la « sociologie de l'acteur-réseau » ou « sociologie des associations », qu'il défend dans ce livre, et la « sociologie de la société » ou « du social » qui regroupe les approches qui postulent « l'existence d'un type de phénomène spécifique appelé, selon les cas, "société", "ordre social", "pratique sociale", "dimension sociale", ou "structure sociale" » (p.9), ses critiques les plus sévères étant dirigées contre la « sociologie critique », principalement représentée par Pierre Bourdieu. Comparant la « société » ou la « dimension sociale » à l'éther dont les physiciens du XIX^e siècle pensaient que l'espace était constitué, Bruno Latour présente son approche comme débarrassée de cette fausse notion. Il s'agit donc d'une tentative de refondation de la sociologie, qui s'appuie, outre ses propres recherches, sur les travaux des chercheurs qui ont contribué à l'élaboration de la notion d'acteur-réseau (Michel Callon et John Law entre autres), sur des approches voisines (Luc

Boltanski, Laurent Thévenot), sur un vaste ensemble de recherches en *Sciences Studies*, sur l'ethnométhodologie d'Harold Garfinkel (très souvent cité), et même sur un « grand ancêtre », Gabriel Tarde.

Chacun lira et jugera ce livre selon ses convictions théoriques et ses engagements. Les adeptes de la « théorie de l'acteur-réseau » ou, plus généralement, de la sociologie « pragmatique », y puiseront de nouvelles forces, ou de nouvelles incertitudes. Les adversaires farouches du « relativisme » y verront certainement une nouvelle preuve du caractère « fumeux » de cette théorie. Il est probable que la plupart des sociologues, prenant au sérieux l'opposition radicale que le livre prétend illustrer, abandonneront sa lecture après quelques pages, renvoyant Bruno Latour et ses théories dans l'enfer indistinct de tous ceux que l'on juge sans intérêt, enfer dont le contenu varie selon le courant dont on se revendique, et selon les affinités ou antipathies de chacun. Ce serait une erreur. En effet, même s'il n'amène guère de nouveautés par rapport aux travaux précédents de son auteur, c'est un livre important par son caractère synthétique et systématique. Non parce qu'il est écrit par l'un des chercheurs francophones les plus connus et les plus cités en sciences sociales, ni parce que la « théorie de l'acteur-réseau » a acquis une telle notoriété. Plus simplement parce que c'est un livre stimulant, riche d'idées, très agréable à lire (mais c'est là une marque de fabrique de son auteur) et surtout plus cohérent et systématique que ses ouvrages précédents. Peut-être son livre le plus intéressant pour un lecteur sociologue depuis *La vie de laboratoire*. Et contrairement à ce que Bruno Latour essaie de nous faire croire, il est possible de tirer parti de certaines de ses idées, sans pour autant s'enrôler dans le « groupement » des adeptes de la sociologie de l'acteur-réseau et jeter aux orties les acquis des sociologies dont il considère son approche comme antithétique. C'est le point de vue que j'ai choisi d'adopter dans ce commentaire qui revient sur quelques

1. LATOUR B., « On recalling ANT », in LAW J. and J. HASSARD (eds), *Actor Network and After*, Oxford, Blackwell, 1999, pp. 15-25.

2. LATOUR B., *Re-assembling the social. An introduction to Actor-Network Theory*, Oxford, Oxford University Press, 2005.

unes des idées du livre. Je commencerai par justifier ce point de vue en soulignant l'artificialité de sa rhétorique binaire. Ensuite, je discuterai l'idée centrale de la théorie de Bruno Latour, la symétrie généralisée. Enfin, j'aborderai la question des contextes et des échelles d'analyse.

Faut-il refonder la sociologie ?

Le livre se présente comme une refondation de la sociologie selon une perspective à la Thomas Kuhn³ : un nouveau paradigme qui doit supplanter un paradigme existant⁴. C'est peu de dire que ce n'est pas le premier ouvrage de théorie sociale qui adopte cette perspective : on ne compte plus les « tournants » revendiqués durant les dernières décennies. Conformément à l'excellente description que Bruno Latour donne des controverses, « à chaque fois qu'il est nécessaire de tracer ou de retracer les frontières délimitant un groupe, les autres sont systématiquement désignés comme étant vides, archaïques, dangereux, obsolètes, etc. » (p.49). C'est bien ainsi que lui-même essaie de dénier toute pertinence à ce qu'il nomme la « sociologie de la société ». Le problème est que le schéma de

Thomas Kuhn, qui ne fonctionne pas forcément toujours très bien pour les sciences de la nature⁵, n'a jamais fonctionné en sciences sociales⁶, et encore moins en sociologie, où les disputes se terminent en général simplement par l'ajout d'une nouvelle chapelle à la kyrielle de celles qui existent déjà⁷. Peut-être pourra-t-on un jour défendre des idées nouvelles en sciences sociales sans recourir à la rhétorique de la « refondation » et à la logique de la table rase ? En effet, si chaque courant amène effectivement des idées nouvelles, cette rhétorique se traduit en général par l'élaboration d'un nouveau vocabulaire censé remplacer ce qui existe déjà, mais qui ne fait finalement que s'y ajouter, apportant ainsi sa contribution propre à la confusion qui règne dans le répertoire des sciences sociales.

En refusant l'alternative classique (« moi ou l'archaïsme ») présentée dans ce livre, on ne fera d'ailleurs que suivre les recommandations de l'auteur pour qui « la seule chose qui puisse interrompre l'enquête [i.e. clore la liste des entités prises en compte] est la décision, de la part de l'observateur, de choisir parmi ces motifs ceux qui lui semblent les plus raisonnables ». Observant que les controverses en sciences sociales font apparaître non pas deux groupes, comme le livre voudrait nous le faire admettre, mais bien plus, et qu'aucun groupe ne revendique le titre de « sociologie de la société », on peut refuser la vision binaire que le porte-parole Bruno Latour cherche à imposer au lecteur.

Dès lors que l'on choisit de ne pas prendre trop au sérieux la rhétorique de la refondation et que l'on se concentre sur les idées, celle-ci apparaissent à la fois moins radicales et plus intéressantes que l'on pourrait le croire. Ainsi, pour prendre un exemple parmi d'autres, dans le premier chapitre, Bruno Latour met en avant le caractère dynamique du monde social. Selon lui, l'adepte de la sociologie de l'acteur-réseau doit partir des controverses et des traces qu'elles laissent derrière elle pour identifier les

3. KUHN T., *La Structure des révolutions scientifiques* (1962), trad. fr. 1983, rééd. Flammarion, 1992. La perspective de Thomas Kuhn est largement à l'origine de la sociologie des controverses scientifiques, prise par Bruno Latour comme point de départ de ce livre.

4. Le parallèle avec la théorie de la relativité, qui revient à plusieurs reprises dans le livre, renforce ce schéma narratif puisque c'était l'un des exemples que Thomas Kuhn avait pris pour illustrer les révolutions scientifiques. Le parallèle ne fonctionne toutefois pas très bien. Bruno Latour veut faire disparaître l'équivalent de l'éther que serait la société, mais il le remplace par un fluide (le social n'est pas une substance (p. 238), mais c'est un fluide (p. 239) ... ? En fait, il serait préférable de dire que le social n'est pas un solide). Par ailleurs, pour Thomas Kuhn, la relativité générale d'Albert Einstein revenait précisément à réintroduire une sorte d'éther aristotélicien avec la notion de courbure de l'espace. Le parallèle serait plus convainquant avec la mécanique quantique qu'Einstein a toujours combattu. Dans la sociologie de l'acteur-réseau l'existence des acteurs n'est jamais certaine, elle dépend de la résolution des incertitudes (mot que Bruno Latour dit avoir choisi en référence à Werner Heisenberg). À la différence de la théorie de la relativité, la mécanique quantique n'a pas supplanté les théories existantes (dont celle d'Albert Einstein). Elle s'y est ajoutée. Les physiciens utilisent la mécanique quantique à des échelles très petites, mais des modèles plus classiques au-delà d'un certain seuil. On pourrait défendre l'idée que la sociologie de l'acteur-réseau est utile lorsque les associations ne sont pas stabilisées et qu'elles mettent en scène fortement des non-humains, mais que des approches plus classiques sont plus efficaces lorsque les associations sont plus stables ou que les non-humains sont moins centraux.

5. GALISON P., *Ainsi s'achèvent les expériences. La place des expériences dans la physique du XXe siècle*, Paris, Éditions la Découverte, 2002.

6. Ce qui était d'ailleurs le point de vue de Thomas Kuhn, pour qui les sciences sociales n'ont pas de paradigme, à l'exception éventuellement de l'économie.

7. BERTHELOT J.-M., *L'Intelligence du social*, Paris, Presses Universitaires de France, 1990.

groupements, considérés non comme des groupes stables, mais comme le résultat d'un travail incessant de connexion et de délimitation. C'est l'occasion pour l'auteur d'insister sur l'importance du changement : « Pour les sociologues du social, l'ordre constitue la règle, tandis que le déclin, le changement ou la création sont l'exception. Pour les sociologues des associations, l'innovation est la règle, et ce qu'il s'agit d'expliquer – les exceptions qui donnent à penser –, ce sont les diverses formes de stabilité à long terme et à grande échelle » (p.53). Bruno Latour a certainement raison de critiquer la tendance de beaucoup de courants sociologiques à ignorer le changement et d'insister sur la dynamique du monde social. Postuler le primat de l'innovation comporte toutefois à l'évidence le risque de tomber dans l'erreur symétrique qui consiste à voir le changement partout. La seule façon d'éviter ces deux erreurs serait d'éviter de postuler dès le départ la stabilité ou le mouvement, et de se donner les moyens théoriques et méthodologiques d'analyser le passage du mouvement à la stabilité ou l'inverse. Ces moyens ne figurent pas dans ce livre, mais au moins il a le mérite de nous encourager à les imaginer. Il y a ainsi dans cet ouvrage de nombreuses pistes, très stimulantes pour peu qu'on laisse de côté leur emballage dans une théorie ultime du monde social.

L'asymétrie de la symétrie généralisée

Les idées les plus intéressantes ne sont pas nouvelles puisqu'elles concernent l'introduction des « non-humains » dans la théorie sociologique, mais elles sont présentées ici avec beaucoup de clarté et de précision, ce qui permettra peut-être de lever quelques malentendus.

Le quatrième chapitre permet à l'auteur de clarifier à nouveau sa position dans la « guerre des sciences ». Pour lui, la tentative d'expliquer les faits scientifiques par des facteurs sociaux a échoué et la conclusion qu'il en tire n'est pas qu'il existerait un « noyau dur » des faits qui résisterait à toute influence sociale, mais plutôt qu'il faut redéfinir le social pour y inclure les « actants » sans lesquels les faits scientifiques perdent la plus grande partie de leur sens. Les faits ne sont pas « socialement construits », ils sont construits par l'association entre des actants humains et non humains. C'est le principe de la « symétrie généralisée » qui redéfinissait dès

1979⁸ le principe de symétrie du « programme fort » de David Bloor⁹. Alors que chez David Bloor, ce principe consistait à traiter dans les mêmes termes les participants d'une controverse scientifique sans faire intervenir la connaissance de l'issue de celle-ci, la symétrie généralisée de Bruno Latour et Steve Woolgar demandait de traiter dans les mêmes termes la nature et la société.

Comme le soulignait Yves Gingras il y a quelques années¹⁰, la position de Bruno Latour n'est pas relativiste, en tout cas pas dans le sens qui lui a souvent été reprochée par certains de ses adversaires¹¹. En introduisant les « actants », Bruno Latour a donné une solution intéressante à la question de la construction des faits scientifiques : ce sont les « actants » qui font que les chercheurs ne peuvent pas faire n'importe quoi et qui, dans les controverses, peuvent contrebalancer les effets de position sociale. Cette position n'est finalement pas si éloignée de celle d'un Karl Popper : les énoncés scientifiques sont sélectionnés comme les théories dont traitait Karl Popper. Simplement le « contexte de la justification » n'est plus comme chez ce dernier une instance pure et parfaite. C'est plutôt un mixte d'humains et de non-humains qui sélectionne tant bien que mal les énoncés en laissant moins de chances de réussite à ceux qui sont en contradiction trop importante avec la nature.

Transposée en sociologie générale, cette position conduit à élargir la gamme des entités agissantes aux « non-humains », principale spécificité de la sociologie de l'acteur-réseau. Bruno Latour reprend là l'essentiel des arguments développés dans son article de 1994 sur l'interobjectivité¹². Aux conceptions du social comme déjà là qu'il attribue à la sociologie de la société (social n°1) et du social comme

8. Voir LATOUR B. et S. WOOLGAR, *Laboratory Life* (1979), tr.fr. *La Vie de laboratoire*, Paris, La Découverte, 1988.

9. BLOOR D., *Knowledge and Social Imagery*, Londres, Routledge, 1976.

10. GINGRAS Y., « Un air de radicalisme : sur quelques tendances récentes en sociologie de la science et de la technologie », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°108, juin 1995, pp. 3-17.

11. Voir BOUDON R. et M. CLAVELIN (dir), *Le Relativisme est-il résistible ? Regards sur la sociologie des sciences*, Paris, Presses Universitaires de France, 1994 et BOURDIEU P., *Science de la science et réflexivité*, Paris, Éditions Raisons d'agir, 2001.

12. LATOUR B., « Une sociologie sans objet ? Note théorique sur l'interobjectivité », *Sociologie du travail*, 36 (4), 1994, pp. 587-607.

construction permanente qu'il préconise (social n°2), il ajoute le social des interactionnistes, celui des interactions en face à face (social n°3), qui « ne forme qu'un petit sous-ensemble des associations qui composent les sociétés » (p.101). Pour Bruno Latour, ce sont les objets qui différencient les humains des babouins, en permettant à leurs associations de durer et de dépasser l'interaction en face à face. Mais il n'est pas question pour autant de dresser des listes exhaustives des non-humains impliqués dans les situations étudiées. Il suffit de s'en tenir à ceux qui son « mis en mots », c'est-à-dire qui sont évoqués dans des compte-rendus (p.113). Les objets sont la source des asymétries, autrement dit des inégalités que l'on a parfois reproché à la sociologie de l'acteur-réseau d'ignorer.

L'intérêt de la position de Bruno Latour est de donner un statut théorique plus affirmé à ce que l'on pourrait appeler la dimension matérielle de la vie sociale et plus généralement à tout ce qui diffère des entités humaines capables d'utiliser un langage et qui constituent l'essentiel de l'objet des théories en sciences « humaines » et sociales. Les « non-humains » ont toujours été présents dans les analyses des chercheurs en sciences sociales, mais, faute d'une désignation générale, ils ont souvent été mis en retrait, un peu effacés. Avec les notions d'« actant » et de « non-humain », Bruno Latour leur a donné une légitimité théorique plus forte et encouragé les analystes à les placer au premier plan, ce qui a eu pour effet d'ouvrir de nombreux chantiers de recherche fructueux, en sociologie des sciences et des techniques bien sûr, mais aussi en sociologie économique (toutes les recherches initiées en particulier par Michel Callon), en sociologie de l'art (les travaux d'Antoine Hennion et la notion de médiation¹³), dans les études sur l'environnement, etc. Dans tous ces domaines, la symétrie élargie a fait sortir les « non-humains » d'un statut oscillant entre la ressource docile, mobilisable sans effort par les acteurs sociaux, et la contrainte absolue, sur laquelle ils n'auraient aucune prise.

Mais l'introduction des « non-humains » dans un « réseau » comprenant aussi des humains, ce qu'implique la notion d'acteur-réseau, pose de nombreux problèmes. L'objectif de « traiter également et dans les mêmes termes la nature et

la société »¹⁴ se transforme du fait même de l'idée d'acteur-réseau en « traiter également et dans les mêmes termes » les humains et les non-humains, ce qui peut conduire à abandonner une grande partie des acquis des sciences humaines et sociales qui reposent précisément sur les spécificités des humains.

Repartons de la division entre humains et non-humains. Pour Bruno Latour, les objets sont ce qui différencie principalement les humains des babouins (« On pourrait dire, de façon assez superficielle, que la différence la plus évidente passe par la technique », p. 289). Il est incontestable que c'est l'une des différences. Mais il en est une autre qui paraît évidente, et que, curieusement, l'auteur n'évoque pas. Les babouins communiquent mais ne disposent pas de langages aussi élaborés que ceux des humains. Les humains racontent des histoires. Les babouins ne le font pas. Autrement dit, même en l'absence des objets matériels et d'écriture, les humains disposent d'un équipement « cognitif » qui leur permet de mémoriser des « associations » et surtout de les transmettre à distance de proche en proche, quitte à les retraduire en permanence. On pourra toujours dire que la langue est un « non-humain ». Mais, en dehors de l'écrit, qui n'est pas nécessaire à son existence, c'est un non-humain qui ne se matérialise pas durablement ailleurs que dans les cerveaux humains. Les paroles¹⁵ sont des actes éphémères qui ne laissent pas en général de traces matérielles, mais qui peuvent laisser des traces durables dans les mémoires humaines. On comprend bien que pour donner une place plus importante aux objets matériels, il peut être utile de mettre un peu le langage en retrait, mais rien ne montre la nécessité de l'effacer à ce point. D'autant plus que le langage revient en force lorsqu'il s'agit de lister les non humains à prendre compte dans l'analyse : il faut qu'ils soient « mis en mot ». Ils ne peuvent l'être que par des humains. Il existe donc une limite intrinsèque à la symétrie humains – non-humains : l'observateur peut analyser directement les associations entre les premiers, mais pour celles qui impliquent des non-humains, il doit s'appuyer sur des descriptions

13. HENNON A., *La Passion musicale. Une Sociologie de la médiation*, Paris, Métailié, 1993.

14. LATOUR B. et S. WOOLGAR, *La Vie de laboratoire*, op. cit., p. 22.

15. Le même raisonnement s'applique à la communication par signes des sourds, qui permet aussi la construction et la transmission d'histoires.

humaines¹⁶. Il existe des spécialistes des associations entre non humains, qui sont précisément les chercheurs des sciences de la nature, mais l'étude directe de ces associations est inaccessible aux sociologues¹⁷. Il y a donc un problème dans le prémisses de la théorie, qui a précisément pour effet d'effacer une source essentielle de différences entre humains et non-humains.

L'effacement de cette différence est probablement nécessaire à l'établissement d'une théorie générale sur la base du dogme de la symétrie généralisée. Mais, outre qu'il est contestable, cet effacement conduit à renoncer à de nombreux acquis des sciences sociales, qui sont fondés sur les spécificités des humains et de leurs interactions. Pour illustrer cela, on peut revenir sur la question des « associations » qui constituent le réseau. Il existe une tradition de recherche qui prend précisément pour objet les associations entre humains, l'analyse des réseaux sociaux¹⁸. Repartons des notions habituellement utilisées pour caractériser les relations sociales en analyse des réseaux sociaux et réfléchissons à leur transposition aux relations entre humains et non humains ou entre non humains. Une des notions les plus anciennes est la polyvalence (ou multiplicité), qui décrit la variété des registres impliqués dans une relation sociale. Elle est habituellement évaluée par la variété des échanges de services, par celle des rôles sociaux associés ou encore par celle des registres de discussion. La polyvalence peut-elle être transposée aux relations impliquant des non-humains ? Probablement, au moins sur un registre instrumental : la variété des usages conjoints de deux objets par exemple. Une autre notion utilisée pour qualifier les relations sociales est la force des liens, qui se compose en fait de

quatre critères : la fréquence des échanges, l'importance des services réciproques, l'intimité et l'intensité émotionnelle¹⁹. Certains de ces critères peuvent être transposés sans trop de difficultés : la fréquence des échanges (des interactions), l'importance des services échangés (l'intensité des interactions). L'intimité ou l'intensité émotionnelle sont évidemment très difficiles à transposer, même si la relation avec un non-humain peut impliquer de la part de l'humain une dimension émotionnelle plus ou moins forte. Il n'est pas absurde de chercher à évaluer l'intensité émotionnelle d'un animal, au moins dans les descriptions des humains, mais cela devient particulièrement ardu pour les « non-vivants ». L'homophilie désigne une autre façon de décrire les relations, qui se fonde sur la similarité plus ou moins importante des caractéristiques des protagonistes : homophilie d'éducation (similarité des niveaux d'études), de statut social (catégories professionnelles), d'âge, de genre, etc. C'est un indicateur très utile, entre autre pour évaluer la fragmentation du monde social. On peut imaginer une transposition de l'homophilie aux associations impliquant des « non-humains » : une relation entre des lapins et des renards est peut-être plus « homophile » qu'une relation entre des lapins et des ordinateurs. On en voit cependant assez rapidement les limites, faute d'un répertoire commun de caractérisation des actants. Mais, finalement, le problème majeur est celui de la symétrie : une relation entre humains peut toujours devenir symétrique ou être considérée comme telle à un certain niveau, ce qui n'est pas le cas de relations humains – non-humains. Un réseau socio-technique sera donc nécessairement fondé sur des relations qui ne seront pas totalement comparables, puisque seules celles qui concernent les humains auront la possibilité d'être symétriques. La symétrie généralisée butte sur l'asymétrie des associations. Ce petit exercice n'est pas gratuit. Il montre qu'il n'est pas absurde de transposer certaines notions de l'analyse des réseaux aux « non-humains », que l'incompatibilité n'est pas totale, mais aussi que la symétrie généralisée pose des problèmes²⁰.

16. On pourrait ajouter que les humains les plus bavards étant généralement ceux qui sont en situation « dominante », l'accent mis sur les discours conduit nécessairement à moins s'intéresser aux « dominés ». Malgré tous les défauts que lui trouve Bruno Latour, la sociologie critique a quand même le mérite de ne pas attendre que ces derniers prennent la parole pour s'en préoccuper, explorant ainsi le « plasma » que Bruno Latour envisage un jour d'examiner de plus près.

17. Au mieux, ils peuvent observer les interactions entre certains non humains tels que les artefacts techniques « visibles » : c'est le domaine de la sociologie « cognitive » et de l'ergonomie. Mais les sociologues n'ont guère les moyens d'étudier les interactions entre particules physiques sans la médiation des physiciens.

18. DEGENNE A. et M. FORSE, *Les Réseaux sociaux*, Paris, Éditions Armand Colin, 1994.

19. GRANOVETTER M., « The strength of weak ties », *American Journal of Sociology*, Vol. 78, 1973, pp.1360-1380.

20. Une partie des problèmes nous ramène d'ailleurs vers la question des histoires puisque pour Harrison White, qui est l'un des fondateurs de l'analyse moderne des réseaux sociaux, les histoires sont ce qui caractérise les relations sociales. Voir WHITE H. C., *Identity and Control. A Structural Theory of Social Action*, Princeton and Oxford, Princeton

On pourrait penser que la sociologie des associations se soucie de préserver les acquis de l'analyse des réseaux sociaux pour ce qui concerne les humains, mais introduise des notions nouvelles pour les « non-humains ». On pourrait par exemple imaginer jouer sur des caractéristiques plus formelles comme la durée de la relation, ou définir des notions nouvelles comme l'importance de l'ajustement mutuel et les irréversibilités qu'il engendre²¹. On pourrait alors suivre sans difficulté le projet d'extension de la notion de réseau. Mais cela aurait pour conséquence de souligner dans chaque analyse empirique les limites du dogme de la symétrie généralisée et probablement d'abandonner assez rapidement l'idée d'un traitement totalement symétrique des humains et les non humains. Il n'est donc pas surprenant que ce ne soit pas la voie choisie par les théoriciens de l'acteur-réseau, qui, dans leurs tentatives de formalisation, se sont plutôt efforcés de nier toute spécificité aux associations entre humains.

Le premier type de solution mis en pratique pour faire apparaître la symétrie généralisée est de transformer les humains en ressources, ce qui est précisément l'objet des processus d'intéressement et d'enrôlement décrits naguère par Michel Callon²². Les groupes humains « enrôlés » apparaissent alors comme une composante d'un réseau en étoile tissé par un groupe d'acteurs humains à partir duquel on effectue l'analyse. Le réseau, privé de toute dimension structurelle, n'est alors guère plus qu'une collection de relations centrées sur un point, le principal intérêt résidant dans la caractérisation fine des intérêts en jeu dans les relations. Le deuxième type de solution adopté consiste tout simplement de refuser de prendre en compte les associations directes entre humains. « Nous ne voulons pas d'un sociologue qui se limite aux liens sociaux » (p.113) se transforme alors dans la pratique en un refus de prendre en considération les associations

directes et relativement stabilisées entre humains qui forment la base de l'analyse des réseaux sociaux. C'est particulièrement visible dans les tentatives de formalisation de type « structurel » des réseaux incluant des non-humains, où l'on ne retient finalement que les liens entre humains et non humains²³. On en arrive alors à nier purement et simplement l'existence des relations sociales.

La préservation du dogme de la symétrie généralisée se traduit donc par la perte de l'essentiel des apports de l'analyse des réseaux sociaux. Et l'on pourrait réitérer ce raisonnement à propos de nombreux autres acquis de la sociologie, pour lesquels il est préférable de préserver la spécificité des humains. C'est le cas évidemment de la notion de compréhension. Comme n'ont cessé de le rappeler les adeptes des approches « compréhensives », en sciences sociales, la commune humanité des observateurs et de ceux qu'ils étudient offre quelques avantages spécifiques, comme le recours à l'empathie.

Si l'on établit une sorte de bilan des pertes et profits, on se dit que le prix que Bruno Latour nous demande de payer pour la prise en compte des « non-humains » est bien lourd, d'autant plus qu'il est probablement possible de préserver sans trop de mal cette innovation en conservant aux humains leur spécificité. Une première solution possible est de conserver la notion d'acteur pour les humains ou groupements d'humains qui produisent des descriptions, des discours et des histoires, et considérer les non-humains comme des ressources, à condition que celles-ci puissent se transformer selon les situations en contraintes ou en enjeux, et de se présenter souvent sous les trois formes à la fois. Dans la mesure où elles sont toujours décrites par des humains, du point de vue de ceux-ci, elles se présentent en effet principalement sous ces trois formes : des ressources que l'on mobilise, des contraintes que l'on subit et des enjeux que l'on cherche à conquérir ou à défendre²⁴. Cela permettrait par

University Press, 1992.

21. Je me suis habitué à mon ordinateur et je l'ai configuré pour qu'il s'ajuste à mes habitudes. La difficulté qu'aurait une autre personne à l'utiliser ou celle que j'éprouverais à utiliser une autre machine peut servir de mesure pour évaluer l'importance de la relation.

22. CALLON M., « Éléments pour une sociologie de la traduction : la domestication des coquilles St-Jacques et des marins pêcheurs dans la baie de St. Brieuc », *L'Année Sociologique*, numéro spécial *La sociologie des Sciences et des Techniques*, 36, 1986, p.169-208.

23. Par exemple CALLON M., « Les méthodes d'analyse des grands nombres », dans POUCHET A. (dir), *Sociologie du travail : quarante ans après*, Paris, Elsevier, 2001, p.335-354, ou DODIER N. et J. BARBOT, « Le temps des tensions épistémiques. Le développement des essais thérapeutiques dans le cadre du sida (1982-1996) », *Revue française de sociologie*, XLI-1, 2000, pp.79-118.

24. Les humains ou les groupes d'humains peuvent aussi se présenter comme des ressources, lorsqu'ils se comportent de façon attendue, en s'en tenant à des rôles.

exemple d'observer que certaines ressources sont utilisées par les acteurs pour entrer en contact et se coordonner, et de définir ainsi la notion de ressource de médiation. Ou encore, en reprenant les travaux des économistes sur les différents types de biens, caractériser les ressources selon qu'elles sont fixes, mobiles, appropriables, partageables, etc. On pourrait alors faire figurer certaines ressources (non mobiles ou peu appropriables) dans les graphiques de réseau et laisser les autres y circuler (éventuellement en se transformant). Cette première solution, simple et robuste, permet de rester compatible avec la plus grande partie des approches en sciences sociales. Si l'on craint que le répertoire des ressources, même nuancé comme je l'ai proposé, présente le risque d'effacer à nouveau à l'excès les « non-humains » de l'analyse, on peut aussi explorer une deuxième solution, qui consiste à conserver le terme d'« actants », tout en reconnaissant aux humains et à leurs associations leurs spécificités. Il faudrait alors construire un répertoire pour les relations impliquant des non-humains, peut-être opérer des distinctions entre les « vivants » et les « non-vivants », entre les « non-humains » observables par le sociologue et les autres, et d'autres encore. Ces deux solutions présentent l'intérêt de préserver une certaine compatibilité avec les autres approches sociologiques et pour le coup de sortir du registre de la refondation pour privilégier le métissage et la cumulativité.

La question des contextes

L'une des innovations que présente le livre est une explicitation de la façon dont Bruno Latour conçoit le monde social (le monde tout court). Contestant la vision traditionnelle qui distingue des niveaux ou des échelles micro et macro, il présente une vision dans laquelle « le monde social est plat », c'est-à-dire qu'il est constitué d'entités associées qui sont toutes sur le même plan, qu'il s'agisse de nations, d'individus ou d'objets, qu'elles soient passées ou présentes. Les entités se différencient par le nombre de leurs connections. Il n'y a donc pas de contexte englobant, mais des connections qui relient un « local » quelconque à d'autres entités situées ailleurs dans le temps ou l'espace. Il n'y a pas d'interaction en face à face isolée, mais des interactions entre des actants connectés de façon plus ou moins stable à d'autres actants plus ou moins éloignés. Les notions et les outils des sciences sociales font partie de cet espace en

réseau et contribuent à le mettre en forme, à stabiliser des associations. Ces associations sont des formes émergentes d'un plasma mystérieux, une sorte de liquide social qui représente « tout ce qui n'est pas encore formaté, pas encore mesuré, pas encore socialisé, pas encore engagé dans des chaînes métrologiques, et pas encore couvert, surveillé, mobilisé ou subjectivé » (pp. 351-352).

Dans la description du monde social que propose Bruno Latour, le micro et le macro sont sur le même plan. Il n'y a que des entités connectées entre elles. Soit. Mais qu'est-ce qui empêcherait, dans cet espace « plat », de délimiter un voisinage autour d'une entité donnée (ce que les entités en question ne cessent de faire d'ailleurs, au moins celles qui sont vivantes) ? N'aurait-on pas alors un « contexte », qui « contiendra » une partie du réseau. De la même façon, puisque certaines associations sont plus durables, ne pourrait-on pas construire une échelle de durée pour les différencier ? En fait, il est parfaitement possible de traduire des représentations classiques avec des niveaux micros et macros dans l'espace de Bruno Latour, et réciproquement. Par exemple, pour rendre compte d'un ensemble d'acteurs inclus dans une organisation, il suffit de connecter les acteurs à une série de médiateurs qui sont spécifiques à l'organisation (nom, règles internes, frontières, etc.), et à l'organisation comme acteur. Cela dessinera au sein du réseau un groupement dont la pertinence pourra être évaluée en fonction de sa densité relative. L'espace « plat » ne fait pas disparaître les échelles d'analyse, il donne des bases pour les définir un peu différemment.

Ma dernière remarque concerne la question des contextes. Il faut éviter de définir les contextes *a priori*, explique Bruno Latour, rejoignant ainsi une injonction fréquente dans les textes méthodologiques inspirés de l'ethnométhodologie²⁵. Le problème, c'est que le refus d'explicitement les contextes qui sont impliqués dans la définition de l'objet conduit le plus souvent à délimiter des lieux et des moments d'observation qui de fait naturalisent un contexte (une sphère d'activité, des lieux, etc.). Cela explique que, malgré l'injonction de « suivre les acteurs », on

25. La multiplication des interdits méthodologiques est l'une des caractéristiques des approches pragmatiques qui peut repousser certains des sociologues qui n'y sont pas forcément opposés *a priori*.

ne voit pratiquement jamais les analyses d'inspiration ethnométhodologique déborder du cadre spécialisé de l'activité étudiée pour impliquer des relations familiales, des problèmes de santé, des engagements dans d'autres activités. L'observation s'effectue en général aux heures de bureau sur les lieux d'exercice de l'activité étudiée. L'observateur naturalise ainsi ce qui constitue bien un contexte, qu'il aurait mieux valu en général expliciter et discuter de façon réflexive.

Conclusion

Bruno Latour a introduit dans les sciences sociales des idées nouvelles et intéressantes, la principale étant de faire une place plus précise aux « non-humains » dans la théorie. Il mérite pour cela d'être lu et célébré. Faut-il pour autant le suivre dans sa tentative de réinventer la sociologie dans son ensemble ? Ce livre n'en convaincra probablement que ceux qui le suivent déjà. En effet, le cadre théorique qu'il propose fait pâle figure comme alternative à l'ensemble des perspectives qu'il rejette. Chaque lecteur sociologue pourra faire l'expérience, selon sa sensibilité théorique et méthodologique, de choisir les quatre ou cinq études qu'il préfère, et d'envisager leur mise à l'écart au profit de la sociologie de l'acteur-réseau, avec ses « actants » définis de façon peu claire, ses associations vagues et ses réseaux largement métaphoriques. Il s'apercevra alors que pour rendre ce cadre théorique convaincant, il faut des qualités d'écriture exceptionnelles, ce que Bruno Latour souligne d'ailleurs dans le cinquième chapitre. Ces qualités d'écriture, en jouant sur de multiples métaphores et analogies, lui ont permis de faire exister une sorte de fiction théorique dont il faut

souligner la fécondité, mais dont les limites apparaissent très vite lorsque des auteurs moins talentueux essaient de s'en inspirer. On dira peut-être qu'un cadre théorique peu satisfaisant laisse plus de place à l'analyse empirique et au terrain, mais lorsque l'on examine les textes les plus cités de la sociologie de l'acteur-réseau, on se rend vite compte que leur apport réside plus dans la posture théorique et le questionnement que dans les analyses empiriques proprement dites.

Plutôt que de revendiquer un système théorique totalisant alternatif à la plupart de ceux qui existent par ailleurs, il vaudrait mieux que le théoricien de la sociologie des associations s'applique à lui-même les exigences qu'il a souvent formulé vis-à-vis des ingénieurs, dont il a critiqué la tendance à élaborer des systèmes techniques dans leur coin, sans consulter ceux qui seront censés les mettre en œuvre. Il serait alors conduit à envisager d'ajuster son modèle à l'existant, de préserver des « compatibilités ascendantes » comme disent les informaticiens, et d'éviter de le fermer trop vite et de façon trop exclusive. On s'apercevrait alors que ce modèle n'est pas si incompatible qu'il ne l'imagine avec les autres approches, et que ses idées peuvent stimuler l'ensemble de la sociologie, alors que le projet de la reconstruire en mettant au rebus la plus grande partie, qu'il défend dans ce livre, me paraît voué à un échec certain.

*Michel Grossetti, CNRS, Université de Toulouse-Le Mirail, 5, Allées A. Machado, 31058 Toulouse Cedex
Tel : 05 61 50 36 69
Michel.Grossetti@univ-tlse2.fr*